

# [Sur les signes de mort]

Autor(en): **Chatelain, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **3 (1865)**

Heft 39

PDF erstellt am: **09.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-178171>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

alors, la couverture sur le nez et les oreilles, que le silence du lit est agréable! »

Et vous mères quel silence préférez-vous?

— « Le silence de la chambre où dort l'enfant bien-aimé, le sourire sur les lèvres et l'aurole de l'innocence autour de son visage rosé. Alors la mouche qui bourdonne, l'oiseau qui chante, la feuille qui bruit, tout nous est désagréable, car nous aimons lire dans ce silence le bonheur qui épanouit les traits de l'enfant et la candeur qui enveloppe son âme. »

Voilà la réponse invariable des mères, n'est-ce pas?

Adressons-nous maintenant à la belle jeunesse.—

« Quoi de plus doux, vous répond-elle en rougissant, que le silence qui précède ou qui suit les premiers aveux d'un amour sincère, alors que la main dans la main, les cœurs unis par les mêmes sentiments, les âmes par les mêmes pensées, deux êtres n'en font plus qu'un par la vie de l'âme la plus intime et la plus profonde; alors que les regards disent mille fois plus que la parole, et le silence lui-même plus que les regards encore! Oh! c'est ce silence que nous aimons, et nous voudrions qu'il ne cessât jamais!... »

Mais, chut! Nous voyons une de nos lectrices qui rougit et garde le silence sous le regard malin et inquisiteur d'un grand-papa qui lui demande en souriant: Mais pourquoi t'arrête-tu donc? Qu'y a-t-il de si extraordinaire dans ce *Conteur*!.... Silence. —

Aussi, n'en disons-nous pas davantage, et nous allons nous adresser à la chenuie vieillesse en lui faisant encore la même question.

— « Pour nous, répondent les vieillards, le silence que nous préférons et dans lequel nous aimons à vivre, c'est celui de la solitude au milieu de la campagne, ou auprès du divin livre, parce qu'au bout de notre carrière, le front incliné vers la tombe, notre âme a besoin qu'on lui parle de Dieu. Elle aime tout particulièrement alors, sous sa puissance, sa bonté et sa sagesse se faire jour dans la plus insignifiante de ses œuvres, et la nature nous offre ce spectacle à chaque pas. Notre âme a besoin qu'on lui parle d'un monde meilleur où nous retrouverons ceux que nous avons aimés, auxquels nous avons survécu comme le tronc survit aux rameaux, et chaque page de la Sainte Parole nous en parle pour adoucir nos derniers moments. »

Plusieurs, enfin, nous mettrons en avant le voluptueux silence dans lequel se plaît le fumeur qui, dans un pose indolente, regarde d'un œil à demi-clos les ondulations de la fumée qui s'échappe nonchalamment de sa bouche entr'ouverte... Mais, que de pages ne remplirions-nous pas si nous voulions épuiser ce sujet!... Aussi, nous terminerons en demandant aux rédacteurs de journaux quel est le silence qu'ils aiment le mieux?

— « Ah! ce n'est certes pas celui dans lequel restent nos collaborateurs, répondent-ils en contractant les sourcils et nous tournant brusquement le dos!... »

Or, comme nous avons besoin de méditer sur ce dernier silence, nous posons la plume en faisant remarquer à nos lecteurs qu'il y a des silences qui passeraient pour être des merveilles du monde moderne s'ils existaient. Tels sont, par exemple :

1<sup>o</sup> Le silence d'un babillard en société,

2<sup>o</sup> Celui d'une lavandière au bord de la fontaine,

3<sup>o</sup> Celui d'un habitué de la tribune populaire le jour d'une abbaye,

Et 4<sup>o</sup> Celui des journaux lorsqu'ils n'ont rien à dire.

A. C.-R.

Dimanche dernier, les enfants de Vevey ont répaté en miniature la Fête des Vignerons. Un cortège composé d'une centaine de figurants représentant tous les corps de la grande fête a parcouru la ville, où quelques danses ont été exécutées, et fait une promenade à la tour de Peilz. Il y avait quatre suisses, un jeune et gentil abbé, quelques vignerons, le hoqueton, deux petites déesses sur des chars trainés par des enfants, un délicieux petit Bacchus sur son tonneau tenant un verre à pied au lieu d'une coupe; enfin, le remouleur, les tonneliers, la noce, le chamois et les chasseurs, deux armaillis (sans vaches), des bergers et bergères avec deux moutons. Il ne manquait que les grands prêtres et les corps de musique. Les costumes étaient, dit-on, très-jolis.

M. Borgeaud, imprimeur à Lausanne vient de publier une brochure de plus de soixante pages, sous le titre: *Description de la Fête des Vignerons* (1). Nous venons de lire ce travail qui est, selon nous, le plus exact et le plus étendu qui ait été publié jusqu'ici sur cette belle fête. Il contient une foule de détails qui reportent le lecteur à ces jours de joie nationale, détails dont plusieurs ont échappé à bon nombre de spectateurs et que tous se plairont à lire. Cette brochure, qui est du reste fort bien écrite, sera, nous l'espérons, accueillie comme un vrai souvenir d'une fête unique dans son genre et qui ne se renouvelle qu'à de longs intervalles.

On croit généralement dans le peuple, et surtout à la campagne, aux *signes de mort* ou avertissements précurseurs de la fin de quelqu'un. Certaines de ces croyances sont les mêmes à peu près dans tous les pays, d'autres sont spéciales à telle ou telle maison, à telle ou telle famille. C'est tantôt une pie qui, le soir, crie derrière la grange, un hibou qui pousse dans la nuit sa lamentable plainte du

(1) En vente au bureau du *Conteur Vaudois*, qui se charge de l'expédition contre l'envoi de 75 centimes, en timbre-poste, aux personnes qui en feront la demande franco.

haut de l'arbre le plus voisin, ou bien trois moineaux que l'on rencontre en même temps sur le chemin. Dans les familles, c'est une pendule antique qui s'arrête au coup de minuit, tel meuble qui se trouve déplacé un beau matin, le chien de la maison qui hurle sans cause connue, etc., etc.

Est-il besoin de dire que ces superstitions ne reposent sur aucun fondement réel et raisonnable? Il ne saurait y avoir de corrélation possible entre une attaque d'apoplexie et un chat qui miaule, entre la terminaison funeste d'une fièvre typhoïde ou d'une inflammation de poitrine et le ressort d'une pendule. Et comme on ne saurait toujours contester leur existence, elles sont le résultat évident de simples coïncidences qui frappent d'autant plus qu'elles sont, d'une part, plus merveilleuses, et que de l'autre, l'esprit est précisément plus porté à les rechercher.

Si toutes les fois qu'une pie crie ou qu'un hibou gémit, quelqu'un devait mourir, la terre serait bientôt dépeuplée. Nous en connaissons pour notre part, plus d'un qui serait déjà mort bien des fois.

Dr A. CHATELAIN.

L'empereur a passé jeudi à la gare de Lausanne où il s'est arrêté quelques minutes. *L'Estafette* qui raconte le fait avec une noble indifférence, manifeste une profonde pitié pour les coupables qui ont osé acclamer l'empereur. Elle s'écrie en haussant les épaules : *L'humanité est partout la même!*

Des Suisses, des républicains! quel crime abominable!.....

Espérons toutefois que parmi ces malheureux il y aura beaucoup de repentants.

Mais ce qu'il y a de plus fort dans cette déplorable affaire, c'est que, d'après le journal en question, des voix féminines (non, la chose est impossible!) auraient essayé d'un *Vive l'impératrice!*

Et comme un paon superbe qui laisse tomber une de ses plumes dorées et chatoyantes au milieu des pauvres volatiles de la basse cour, *L'Estafette*, pour se résumer sur l'événement de jeudi, laisse tomber de toute sa hauteur ces paroles indulgentes :

*Somme toute, nous avons vu passer un homme au teint bronzé, à l'air intelligent, au sourire presque malicieux : c'était l'empereur des Français.*

France, tu peux maintenant dormir tranquille, *L'Estafette* a bien voulu concéder à ton chef un *air intelligent!*

Un journal anglais dit qu'on peut se faire une échelle du plaisir et de la peine, analogue à celle du thermomètre, le point 0 marquant la limite du plaisir et le commencement de la peine. Au-dessus de 0 on destinerait un certain espace à ce qu'on appelle simplement bien-être, et au-dessous on prendrait un même nombre de degrés pour le malaise. Au-delà de ces limites respectives commence-

raient le plaisir et la peine proprement dits. Du grand nombre de personnes qui sont dans l'état que nous nommons malaise, bien peu renonceraient volontiers à la vie, d'où l'on peut inférer que dans cet état, il y a encore quelque portion de bien-être, et que l'état moyen de la vie est borné à ce bien-être mêlé à une portion de malaise, parce que les grands plaisirs et les grandes peines sont rares. Le bien-être étant donc notre état habituel, le plaisir, lorsqu'il sera égal à la peine, paraîtra moins vif que celle-ci, et des instants égaux de chacun paraîtront inégaux en durée.

La *Démocratie Suisse* publie, dans son numéro de mardi dernier, les vers ci-après, à la mémoire des victimes du 22 août 1864 :

Victimes d'une cause aussi juste que belle,  
Frappés sans défiance au milieu du chemin,  
Ce jour anniversaire à nos âmes rappelle  
Vos vertus, votre mort, la veuve et l'orphelin.  
Sur vos tombeaux sacrés, saints lieux exempts d'a-

[larmes,  
Les fleurs de l'amitié ne peuvent se flétrir;  
Vos proches, vos amis viennent mêler leurs larmes,  
Et nous, indépendants, un pieux souvenir.

Bernard de Menthon.

I.

La ballade chevaleresque des Espagnols a trouvé dans *Bernard del Carpio*, ennemi de Charlemagne et rival de Roland, son héros national et le pendant de son illustre Cid; et la pieuse légende des Alpes place sur les autels de son culte *saint Bernard de Menthon*, le fondateur des hospices qui portent son nom. Le pays de Vaud, appartenant jadis au duc de Savoie, échangea la croix rouge contre la croix blanche, en suivant les destinées de la Suisse; mais il ne put le faire sans sacrifier la religion à laquelle il était depuis si longtemps attaché. Depuis ce temps la naïve légende des premiers jours du christianisme quitta à regret et à pas tardifs les charmants côtes de la rive droite du Léman, pour se réfugier dans les montagnes, les cavernes et les ermitages du Valais et de la Savoie, « Hélas! les dieux s'en vont comme les hommes, et leur poésie s'éteint! » pourraient répéter avec le poète classique, les personnes qui aiment à contempler ces « *roses de Jéricho*, » dont le calice ne s'épanouit qu'aux âmes simples et enfantines.

Mais n'y a-t-il donc plus rien de ces anciennes croyances dans le souvenir du peuple vaudois? Le printemps des sentiments religieux n'a-t-il laissé aucune trace dans les vignobles baignés par le Léman? Oh non! nous en trouvons encore quelques vestiges, et parmi les saints, vénérés par les vaudois, le souvenir de l'homme de Dieu, fondateur de l'hospice du *Saint-Bernard*, s'est conservé avec toute l'auréole de sa gloire. Son nom même est cité comme celui qui donnait au porteur le droit de bourgeoisie de Lausanne. On montre encore l'endroit, tout près de l'ancienne porte de Courvalou, où les seigneurs de Menthon possédaient un château qu'ils cédèrent à la ville pour y établir le premier collège académique, brûlé par accident en 1587. Quant au tombeau qu'on montre à la cathédrale comme celui du fondateur de l'hospice, c'est une erreur. Il renferme les ossements de l'évêque Guillaume de Menthon. Le pieux archidiacre d'Aoste, Bernard de Menthon, mourut à Novarre, en Italie, et fut enseveli dans